

Présentation

Ghislain Bourque

Volume 11, Number 1, avril 1978

Lautréamont

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500452ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500452ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bourque, G. (1978). Présentation. *Études littéraires*, 11(1), 9–10.
<https://doi.org/10.7202/500452ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PRÉSENTATION

Curieusement, pour un tel projet, une approche prudente concernant le centenaire de Ducasse oblige à la méfiance. D'autant, souligneront avec insistance certains, que Ducasse est mort depuis près de cent-huit ans déjà.

Mort et enterré ? Voilà où la hâte funéraire achoppe.

Ce mauvais calcul, trop imparfaitement orienté, ouvre une dépendance illicite de l'âge biologique. En effet, débordée d'abord l'idée de la disparition du corps, subsiste parallèlement celle de son existence. Car si anatomiquement Ducasse atteste d'une mort âgée de vingt-quatre, sans témoin aucun, que faut-il narrativement penser de l'assertion chantée : « Voilà plus de trente ans que je n'ai pas encore dormi ». . . (strophe 3 Chant V)

L'œuvre subitement en ce passage perdrait-elle de l'âge ? Voilà qui pour le moins rapprocherait du centenaire et, à coup sûr, de Lautréamont. C'est que, métaboliquement, l'âge narratif franchirait bien des ans.

Mais encore, n'y aurait-il pas lieu, au su d'une nouvelle immiscion, de sonder certaine immortalité. Texte vampirique, alors là d'un coup d'aile, l'œuvre transgresserait tout l'espace nécessaire aux libres émanations d'un mort-né. Et espace semble ici ce qui de l'intérêt s'interpelle de la façon la plus digne. Car c'est bien dans ce pacte contre la temporalité que d'un lecteur à l'autre Maldoror assure sa survie. Dans le sens toutefois d'un pacte d'immortalité étayé à la fois par une projection rhétorique, et par le trajet meurtrier d'une lecture spatiale.

Aussi, afin de rencontrer les obligations de ce double pacte, s'imposait, selon le relevé permis par des champs précis d'action, l'idée d'un numéro devant rendre compte des frontières illimitées d'un discours. Là justement, en tant que parallèle maintenu avec un lecteur éternellement con-

temporain, passée celle synthétique, commence la partie analytique. Ce projet d'une certaine manière plagie la projection. Et il n'y a pas que le dôme du Panthéon qui peut en attester.

En guise d'envoi donc, ou d'envol, lançons l'idée d'un numéro beau comme la propulsion en âge de l'inversion éminemment proportionnelle, dont la puissance de choc, au point précis où se distendent les molécules atomisées de la scripturale matière, permet la transformation d'une lecture de centenaire en une de sanguinaire.

Ghislain BOURQUE
Université Laval